

# REVUE SCIENTIFIQUE

DE LA FRANCE ET DE L'ÉTRANGER

REVUE DES COURS SCIENTIFIQUES (2<sup>e</sup> SÉRIE)

DIRECTION : MM. EUG. YUNG ET ÉM. ALGLAVE

2<sup>e</sup> SÉRIE — 2<sup>e</sup> ANNÉE

NUMÉRO 2

13 JUILLET 1872

MUSÉUM D'HISTOIRE NATURELLE DE PARIS

ANTHROPOLOGIE

COURS DE M. DE QUATREFAGES

de l'Institut

## Les origines européennes — La race prussienne

Messieurs,

Au lieu d'aborder dès aujourd'hui les sujets annoncés par les programmes du Muséum, je vais vous parler de mes leçons de l'année dernière (1). Je comptais vous adresser quelques paroles pour motiver ce retour vers le passé, pour excuser ce qu'il peut paraître avoir de personnel. Mais même en l'abrégeant beaucoup, cette leçon sera peut-être bien plus longue que nous ne le voudrions vous et moi. Je laisse donc de côté ce petit préambule.

Je passe également un résumé, fort succinct d'ailleurs, de la première partie de cet enseignement. Il a eu pour objet l'étude des races mixtes, et surtout l'influence exercée par le croisement. J'ai voulu montrer, et je crois avoir mis hors de doute, que le croisement des races est fort loin d'exercer sur les populations métissées l'influence désastreuse que lui ont attribuée quelques anthropologistes et qu'au contraire il a le plus souvent d'incontestables avantages.

J'arrive tout de suite à ce que j'ai dit des origines européennes, aux opinions que j'ai émises à ce sujet. Je vous exposerai ensuite les critiques qui ont été adressées à mes doctrines et j'essayerai d'y répondre. En agissant ainsi je resterai fidèle à mes habitudes. Ceux de mes anciens auditeurs que j'ai le plaisir de revoir sur ces bancs savent, en effet, qu'après avoir exposé mes opinions personnelles et les raisons qui militent directement en leur faveur, je me suis toujours fait un devoir d'exposer celles de mes adversaires et les objections qu'ils

m'opposent, sauf à les réfuter de mon mieux. L'auditeur entend ainsi le pour et le contre : il peut juger et se décider en connaissance de cause.

Résumons donc d'abord aussi brièvement que possible ce que j'ai dit des origines des populations européennes.

Les anciens ne pouvaient guère songer à cette question. Leurs connaissances scientifiques ne le permettaient pas. Les Romains remontaient à Énée et aux Troyens, à Évandre et aux Arcadiens; les Grecs s'arrêtaient à Deucalion et à ses pierres. Cette légende même me semble symboliser une prétention commune à bien des peuples illettrés : celle d'être les enfants du sol.

Les croyances bibliques vinrent modifier ces idées; elles firent adopter à nos pères la pensée que tous les hommes descendaient d'une souche unique et commune; elles conduisirent à admettre d'une manière assez vague que l'Europe avait été peuplée par les descendants de Japhet.

Lorsque la science vint poser un pied d'abord bien timide sur le terrain jusque-là réservé à la théologie et à la foi, elle put croire d'abord qu'elle confirmerait cette dernière vue. Les premières études de linguistique comparée firent reconnaître des rapports fort inattendus, d'abord entre les deux langues classiques, le grec et le latin, puis entre les langues germaniques et les langages du midi de l'Europe. Guidé par des préconceptions puisées dans la Bible, on chercha dans l'hébreu, considéré comme ayant dû être la langue universelle primitive, la souche commune de tous les idiomes européens. Mais après bien des tentatives, bien des échecs, on dut reconnaître qu'on était engagé dans une fausse voie.

Leibnitz le premier, — et ce n'est pas là un de ses moindres titres de gloire, — comprit qu'il fallait apporter dans l'étude du langage la méthode des naturalistes; que le seul moyen d'aboutir à des résultats scientifiques sérieux était de comparer les langues en dehors de toute idée préconçue. Heureusement ses conseils furent suivis. Grâce à la Société de Calcutta,

(1) Ces leçons ont été publiées dans la *Revue scientifique* de l'année dernière.

fondée vers la fin du dernier siècle, le sanscrit entra dans le cercle de ces études, et l'on en comprit bientôt toute l'importance. Au grand étonnement des linguistes du temps, on découvrit que la langue sacrée des Indous avait des rapports étroits avec nos langages occidentaux. A la suite de bien des recherches, on reconnut que le sanscrit, le zend et les langues européennes étaient autant de sœurs, filles d'une langue primitive. La conséquence qui ressortait naturellement de ce grand fait, et qui fut universellement adoptée, était que les peuples parlant ces langues sœurs étaient des peuples frères.

C'était là un magnifique ré-sultat. Les linguistes avaient le droit d'en être fiers et de compter sur la méthode qui les y avait conduits. Aussi regardèrent-ils la philologie comme un instrument tout-puissant et universel. A leurs vœux, la langue décida, pour ainsi dire, du sang. Les langues aryennes se retrouvaient à peu près partout en Europe; l'Europe fut déclarée aryenne. On appliqua aux détails le critérium admis pour l'ensemble, et tout ce qui parlait une langue germanique, slave ou latine fut déclaré de sang german, slave ou latin.

Cependant, sur le terrain même de la philologie se présentaient quelques difficultés sérieuses et qui de bonne heure attirèrent l'attention.

Au milieu même des populations parlant les langues aryennes on rencontrait de petits foyers où régnaient des langages d'une tout autre nature. Ici l'*agglutination* remplaçait la *flexion*. Toute dérivation directe, toute fraternité devenaient impossibles à admettre entre des langues appartenant à deux divisions primordiales différentes du langage humain.

Les peuples qui parlaient ces langues agglutinatives n'étaient ni des jaunes ni des nègres; ils se rattachaient aux blancs par leurs caractères physiques les plus essentiels; parmi eux il en était qu'on citait pour la beauté de leur type. Prichard, tenant compte de toutes ces circonstances, n'hésita pas à les rattacher à la race blanche, et les appela des *blancs atlophytes*, indiquant par là qu'ils n'étaient ni Aryens, ni Sémites.

Qu'étaient ces blancs atlophytes et d'où venaient-ils? Quand il s'agissait des Magyars, qui en forment le groupe le plus important, la réponse était facile. On savait que, partis de l'Oural, après s'être arrêtés quelque temps sur les bords du Don, ils étaient arrivés en Hongrie, sous la conduite d'Arpad, vers 895. C'étaient donc des nouveaux venus dans la famille européenne. Mais d'autres atlophytes, les Basques, les Finnois, etc., se montraient comme étant en place dès les premiers jours de l'histoire. Pour eux la question restait entière.

D'autre part, l'histoire naturelle de l'homme constituée par Buffon et Blumenbach soulevait de nouvelles difficultés et posait de nouveaux problèmes.

La linguistique rattachait avec raison à la souche commune des Aryens les envahisseurs relativement modernes qui, sous le nom commun de *barbares*, Germains, Slaves, Goths, etc., appaurent sur la scène historique dans les premiers siècles de notre ère. Les écrivains de cette époque nous ont laissé de ces nouveaux venus des portraits détaillés. Nous connaissons leurs caractères extérieurs presque aussi bien que si nous les avions vus. L'archéologie retrouvait et détaillait leurs sépultures. L'anatomie certifiât que les squelettes extraits de ces anciennes tombes répondaient aux descriptions des écrivains classiques. De cet ensemble de témoignages il résulte que les barbares appartenaient à une race grande, à tête allongée d'arrière en avant (*dolichocéphale*), au teint blanc, aux cheveux blonds dorés ou rouillants.

Or, sur une foule de points, en France comme ailleurs, on trouve en Europe des individus, des populations petites, à tête relativement courte et large (*brachycéphale*), au teint brun, aux cheveux foncés. Par le langage ces populations ne se distinguent en rien des autres.

Que peuvent être ces individus, ces populations parlant une langue aryenne et ne possédant pourtant aucun des caractères physiques des Aryens?

Pour répondre aux deux questions que je viens de motiver brièvement, il fallait des données nouvelles. Ces données nous ont été fournies par une science bien nouvelle aussi, car elle a pris naissance depuis que je suis ronté dans cette claire. Vous comprenez qu'il s'agit de la *paléontologie humaine*.

Il n'est plus nécessaire de démontrer l'existence de l'homme fossile. Tous, nous savons que notre espèce a vu des époques géologiques autres que celle dans laquelle nous vivons. Il n'y a plus là qu'une question d'antiquité. Selon que l'on regarde les carrières de Saint-Prest comme appartenant aux terrains pliocènes ou à ceux de l'époque suivante, l'homme date à coup sûr des derniers temps tertiaires ou des premiers temps quaternaires. Bien probablement il est plus ancien; mais c'est là une question qui, pour être résolue, attend des observations plus décisives que celles dont nous disposons jusqu'ici.

En tout cas, dès les temps glaciaires, l'homme était partout en Europe. Il s'y était multiplié, au moins par places, autant que le permet la vie des peuples exclusivement chasseurs. C'est là un fait qu'atteste la multiplicité des armes, des parures, des ustensiles, des instruments qu'on a trouvés à peu près partout où l'on a cherché.

Dès cette époque l'homme était ce que nous le voyons aujourd'hui.

Les crânes, les squelettes entiers ou les fragments recueillis attestent qu'au point de vue physique l'homme quaternaire ne différait pas de ce que nous constatons autour nous. Quelques particularités frappantes sur lesquelles on avait d'abord insisté comme pouvant indiquer des différences considérables ont été successivement retrouvées sur des contemporains et cela, jusqu'aux étranges saillies sus-orbitaires du squelette de Néanderthal.

Au point de vue intellectuel et social, à en juger par ses œuvres, l'homme quaternaire ressemblait beaucoup à certaines populations sauvages de nos jours. Parfois il fait preuve d'une supériorité marquée, comme dans les sculptures vraiment artistiques découvertes par M. Pécaudeau de Lisle. Il se montre capable de progrès. Ses œuvres se perfectionnent et se complètent progressivement. L'inégalité règne d'ailleurs dans ces temps reculés comme aujourd'hui d'une peuplade à l'autre, mais chez toutes on trouve la trace des instincts, des habitudes communes à la plupart des sauvages actuels.

Il est bien difficile de juger des caractères religieux et surtout moraux d'un peuple éteint. Pourtant on a pu soupçonner que certains objets pouvaient avoir été honorés comme le sont de nos jours les fétiches, et il est à peu près certain que ces premiers habitants de l'Europe croyaient à une vie future.

En somme l'homme quaternaire ne différait en rien d'essentiel de bien des peuples aujourd'hui existants sur divers points du globe.

Mais de nos jours, l'uniformité des traits généraux n'exclut

nullement la variété des détails. L'espèce humaine comprend un nombre considérable de races. Il en était de même dans les temps quaternaires.

Sans doute les données sont encore insuffisantes pour entrer dans l'étude détaillée de ces races antiques. L'homme fossile nous est bien plus connu par ses œuvres que par ses restes. Pourtant, dès à présent, il est parfaitement permis de regarder comme démontré que la population quaternaire de l'Europe se partageait entre deux types bien distincts, l'un grand et dolichocéphale, l'autre petit ou tout au plus de taille moyenne et brachycéphale ou mésalycéphale. Je n'entre pas aujourd'hui dans le détail des autres traits secondaires qui accompagnent les précédents et contribuent à différencier ces deux types, qui ont aussi quelques caractères communs.

Eh bien, cette population quaternaire a-t-elle pu disparaître en entier? A-t-elle pu être anéantie soit par les transformations géologiques et climatologiques de notre continent, soit par des invasions? J'ai montré le peu de fondement de toute hypothèse de cette nature. J'ai fait voir que l'homme quaternaire avait dû résister tout au moins aussi bien que ces nombreuses espèces animales qui ont traversés les derniers grands changements subis par le globe. Disons dès à présent que sur ce point fondamentalement je n'ai été sérieusement contredit par personne.

Que sont devenus les descendants de ces hommes quaternaires? — Avec M. Pruner-bey, après lui j'ai hâte de le répéter — je réponds : ils vivent à côté de nous, au milieu de nous, tantôt plus ou moins purs, tantôt plus ou moins modifiés par leur mélange, leurs alliances, leur métissage avec les Aryens.

Mais à quel signe pourra-t-on les reconnaître? Ici nous devons faire une distinction.

J'ai parlé plus haut de deux types quaternaires. L'un d'eux par sa haute taille et la dolichocéphalie du crâne se rapproche des populations aryennes qui sont venues se superposer aux premiers habitants du pays. Entre eux et les envahisseurs, la fusion des caractères physiques, anatomiques, a dû se faire par conséquent plus vite et être plus complète. Aujourd'hui que nous en sommes réduits à juger d'après les squelettes, la distinction doit être souvent difficile. Je crois avoir reconnu le type de Cro-Magnon chez une femme d'origine landaise. Mais le type de vallée du Rhin tel que l'admet M. Hamy, moins bien connu, moins caractérisé que le précédent, serait sans doute plus difficile à distinguer.

Quand il s'agit du type petit et brachycéphale, la difficulté disparaît en grande partie. D'une part, il nous est mieux connu parce que nous en connaissons un plus grand nombre de restes; d'autre part, les deux caractères que je viens de rappeler le séparent nettement de ses contemporains de grande taille et des populations archéologiques aryennes.

Donc si nous trouvons en Europe un ou plusieurs groupes humains présentant ces deux caractères; si en comparant leur tête osseuse aux têtes osseuses de l'homme quaternaire nous trouvons des ressemblances frappantes jusque dans des détails parfois minutieux; si ces hommes se distinguent par d'autres caractères physiques de leurs voisins dont l'origine aryenne est certaine; s'ils ont vécu depuis les temps les plus reculés dans des conditions plus ou moins analogues à celles des temps quaternaires; si l'on peut expliquer par là une persistance des anciens caractères dont on ne peut que s'étonner au premier abord, il n'y a aucune raison pour ne

pas considérer ces groupes comme descendant directement de l'homme quaternaire. Tout, au contraire, conduit à cette conclusion.

Or toutes ces conditions sont réunies chez des peuples qui ont depuis longtemps fixé l'attention des voyageurs, des géographes. Ce sont, entre autres, les Esthoniens, les Livons, les Courlandais, tous cantonnés à l'est de la Baltique et appartenant au groupe des populations généralement appelées *finnoises*.

Il y a plus, ces hommes qui par la taille, la forme du crâne, les traits et souvent le teint et la chevelure se distinguent des Aryens, en sont aussi séparés par le langage. Ils parlent une langue non aryenne : ce sont des Allophyles. Ainsi se trouvent expliquées les différences linguistiques qui avaient si vivement frappé Priebard. Les Allophyles sont d'un autre sang que les Aryens. Ils sont les descendants de l'homme quaternaire. Envahis, débordés en tous sens par l'invasion aryenne, ils n'ont conservé que par places et par îlots le langage de leurs ancêtres.

Mais est-ce bien à ces îlots qu'est réduite aujourd'hui la postérité de l'homme quaternaire? Non; car à côté de ces Allophyles il existe des populations plus nombreuses qui en possèdent tous les caractères physiques. Celles-ci, il est vrai, parlent des langues aryennes. Il y a contradiction entre les caractères linguistiques et les caractères extérieurs ou anatomiques du corps. Auxquels donnerons-nous la préférence pour nous guider? Je reviendrai plus loin sur cette question, mais vous comprenez qu'un naturaliste ne saurait hésiter, et vous jugerez comme moi. L'expérience journalière démontre qu'un individu, qu'un peuple change facilement de langage. Le corps se modifie-t-il avec la même facilité?

Bien loin des contrées dont je viens de parler, sur plusieurs autres points de l'Europe, en France même, on constate des faits semblables. Ils conduisent à la même conclusion. Nous regarderons comme se rattachant à l'homme quaternaire ceux de nos compatriotes qui en présentent les caractères et nous ne croirons ni les calomnier ni les abaisser.

Nous arrivons ainsi à attribuer aux petites races quaternaires un rôle considérable dans la formation des populations européennes actuelles. J'ai la ferme conviction que c'est là un fait dont on reconnaîtra la vérité et l'extension d'autant plus que l'on étudiera davantage.

Et voyez de quel jour ce simple aperçu éclaire quelques-unes des questions les plus obscures dont s'étaient préoccupés les anthropologistes. — Il explique la coexistence de ces types faciaux que William Edwards retrouvait partout; — il rend compte de la variabilité des formes crâniennes dans une même population, variabilité sur laquelle ont insisté à diverses reprises Vogt, Huxley et bien d'autres; — surtout il permet de comprendre ce qu'est en réalité ce fond de populations autochtones que les historiens, les archéologues rencontrent partout au terme de leurs fouilles dans le passé, et sur lequel M. le comte Costenoble appelait encore récemment l'attention avec tant d'autorité au congrès de Bologne.

Ici je dois placer une observation. — Les petites races quaternaires n'ont pu concourir seules à la formation des populations actuelles. Les grandes races ont certainement eu leur part dans cette œuvre. Le temps viendra où l'on pourra juger de l'importance de leur rôle et peut-être arrivera-t-on par là à concilier le fait à mes vœux incontestable de l'invasion

aryane avec ceux qui ont conduit l'illustre et vénérable M. d'Omalius aux opinions qu'il a soutenues à la Société d'anthropologie.

Quoi qu'il en soit de ces prévisions, il est permis d'affirmer dès à présent qu'on ne saurait désormais aborder le problème des origines européennes sans tenir compte des populations quaternaires.

Il va sans dire que ce qui est vrai de l'Europe l'est aussi du reste du monde. Nous retrouverons le *blanc allophyle* en Asie, nous aurons à tenir compte de ses frères jusqu'en Amérique. Sur ce point encore les vues de M. Pruner-bey me semblent de plus en plus justifiées dans ce qu'elles ont de général. C'est même pour avoir trouvé en Asie un élément blanc que rien ne permettait de regarder, soit comme Aryan, soit comme Sémite, que je compris d'emblée l'importance et la valeur des premières communications de mon éminent collègue. Mais ce n'est pas ici le lieu de traiter ces questions lointaines, je reviens en Europe et dans le bassin de la Baltique.

Dans mes leçons de l'année dernière, après avoir exposé les faits et les déductions que je viens de résumer, il me restait à en faire l'application. La Prusse et les pays voisins me servaient d'exemple, d'*illustration* diraient nos voisins d'outre-Manche.

On a voulu voir dans ce choix une pensée exclusivement politique ou hostile. — C'est une erreur.

Sans doute je n'ai pas été fâché de montrer, au nom de la science sérieuse et progressive, ce qu'il y a de faux dans des préjugés propagés, exploités, contre nous; je n'ai pas été fâché de rappeler aux Allemands que les Prussiens ne sont pas leurs frères, ce qu'au bout du compte ils savent aussi bien que moi, et n'ont oublié que sous l'empire des passions du moment.

Mais la Prusse eût-elle été pour la France une amie aussi dévouée qu'elle s'est montrée ennemie implacable, j'aurais agi de même. Là, en effet, sont comme accumulées les preuves en faveur des opinions que je défends, avant tout au nom de la science : conditions climatiques propres à favoriser le maintien des races humaines quaternaires; voisinage des populations allophyles; chaînes de peuples qui leur ressemblent physiquement, bien que parlant une autre langue; mélange évident d'éléments allophyles et ariens simplement juxtaposés... Enfin ces régions Baltiques ont été bien moins que l'Europe centrale ou méridionale exposées au flux et au reflux des invasives. Par cela même l'histoire ethnologique en est plus simple et les populations moins profondément, en outre souvent remuées, y ont mieux conservé leurs caractères.

Je ne saurais entrer ici dans des détails. Cet entretien que je voudrais renfermer dans nos limites habituelles s'allongerait outre mesure. Je vous renvoie à mes leçons de l'année publiées par la *Revue scientifique*, et à mon petit volume sur la *Race prussienne*. Je me borne à rappeler quelques faits saillants et la conclusion.

L'histoire nous montre dans ses plus lointains souvenirs les Slaves fixés dans les contrées dont il s'agit. Ils y sont attaqués par les Goths venus de Suède. D'abord vaincus, ils prennent leur revanche et chassent les envahisseurs. Aux <sup>v</sup> et <sup>vi</sup> siècles, de la Courlande à l'Oder, tout est slave. Jusqu'au <sup>xii</sup> siècle pas un Germain ne paraît dans ce pays. Le commerce et la religion changent cet état de choses. Mais la

race germanique ne prend réellement pied qu'avec les chevaliers teutoniques dont le rôle conquérant ne commence qu'en 1230.

Voilà les *racés historiques* qui ont peuplé la Prusse. Y a-t-il là de quoi expliquer les caractères physiques des populations prussiennes? Non.

Un vieux voyageur allemand, Herberstein, dit de ces populations qu'elles semblent être composées de géants et de nains. Est-ce le croisement de deux races de haute taille qui aurait pu enfanter un semblable mélange? — Nos malheurs ont amené des régiments poméraniens jusque dans Paris. Nous avons pu juger de leur type. A-t-il quelquel rapport avec le type aryan? Mon collègue M. Rochet, à qui sa qualité d'artiste et d'anthropologiste donne en pareille matière une double autorité, les traitait de *Tartares*. Disons Finnois, nous serons dans le vrai.

Rattachons à cette dernière souche les *nains* d'Herberstein; reportons aux Slaves et aux Goths l'origine des *géants*, et nous aurons expliqué de la façon la plus naturelle le contraste qui étonnait ce voyageur.

En somme, si nous écoutons l'histoire seule, les Prussiens sont essentiellement des *Slaves*; si nous tenons compte des données anthropologiques, ils sont des *Slavo-Finnois*.

Sans doute l'élément germanique s'est introduit en Prusse avec les chevaliers conquérants; mais il est loin d'être resté pur. L'histoire atteste qu'après avoir converti les chefs de la race vaincue, ils les admirent dans leurs rangs, et après la sécularisation de l'ordre Teutonique les alliances durent inévitablement mêler de plus en plus les sangs. Les colons appelés par les chevaliers et qui furent la souche de la bourgeoisie pouvaient-ils ne pas suivre l'exemple donné par l'aristocratie? Plus tard la révocation de l'édit de Nantes envoya en Prusse des milliers de Français qui mêlèrent leur sang latin à celui de toutes les classes dirigeantes de leur nouvelle patrie, et bien des noms illustres démontrent que ce mélange ne fut pas une cause de dégradation. Je me borne à vous rappeler les noms des deux Humboldt, de ces métiés d'un Prussien et d'une Française.

Les faits anthropologiques et ethnologiques que je me borne à indiquer séparent profondément la Prusse de l'Allemagne. L'histoire affirme qu'aucun des pays situés au sud et à l'ouest du Hanovre et de la Bavière n'a jamais été possédé par les Slaves. L'étude physique ne nous y montre rien d'analogue à ce qu'on voit dans le bassin de la Baltique. Nous avons vu les Bavares à côté des Poméraniens; le contraste était frappant.

Sans doute l'Allemagne proprement dite a eu sa part des races quaternaires. Mais à en juger par les fossiles, encore fort rares il est vrai, recueillis dans le loess du Ribu, la race paléontologique locale se rattache au type grand et dolichocephale et nullement au type qui s'est conservé chez les Finnois. Ainsi tout autorise à penser que la Prusse et l'Allemagne diffèrent par leurs éléments préhistoriques aussi bien que par leurs éléments historiques.

Voilà les faits essentiels, l'ensemble d'idées qu'on a plus ou moins combattus. Telle est surtout la conclusion qui m'a valu de la part de divers journaux, de quelques écrivains, des injures et des critiques.

Je ne m'occuperai pas longtemps des premières. Que m'importe que la *Gazette de Cologne* me traite de savant menteur et de naturaliste ignorant ? Que m'importe qu'elle m'attribue dix ans de plus que je n'en ai réellement, sans doute pour faire croire à ses lecteurs que je radote ? Si je m'arrêtais à ses dires, ce serait pour m'en réjouir. Dans un de ses derniers articles elle m'injurie en même temps que mes illustres confrères MM. Quinet, Franck, Michelet. C'est me la place en bonne compagnie.

En somme, et ces colères m'autoriseraient à penser que j'ai frappé juste, et qu'en Prusse on commence à craindre que mon petit livre ne contribue à réveiller en Allemagne des souvenirs que les passions habilement fomentées ont pu seules faire oublier.

Parmi les expressifs plus ou moins malveillants qui m'ont été appliqués, il en est une pourtant que je demande la permission de relever. La position de celui qui l'emploie, les quelques relations, fort agréables du reste, que j'ai eues avec lui pourraient donner le change sur mes opinions et mon caractère. M. Mantegazza, professeur distingué de l'université de Florence, a publié dans un recueil scientifique et reproduit dans un journal politique un court article sur ma *Race prussienne*. Il attribue les opinions que je professe uniquement à mon *chauvinisme*.

Bien que parlant et écrivant fort bien la langue française, M. Mantegazza s'est mépris sur le sens de ce mot, ou bien il me connaît très-mal. Vous savez tous ce que nous appelons en France un *chauvin*. C'est un personnage quelque peu ridicule, brave homme au foud, au cœur honnête et chaud, mais qui ne connaît et n'admire que son pays, qui n'a d'estime que pour la gloire militaire.

Or, il m'est permis de le dire, j'ai toujours cherché à être juste, même à l'égard de mes ennemis, même à l'égard de la Prusse. Les leçons faites ici, au Muséum, en sont la preuve. Si j'ai rappelé le bombardement prémédité du Muséum, si j'ai prouvé que l'incendie de la bibliothèque de Strasbourg avait été bien volontaire, si j'ai montré les instincts haineux et les convoitises de nos vainqueurs, je n'ai pas moins insisté sur les qualités fortes et sérieuses qui les distinguent dans la vie publique, j'ai signalé ce que leur vie domestique a de mérite et de charmes réels.

Quant à la guerre, je l'ai toujours regardée comme une absurdité ou un crime, excepté quand il s'agit de défendre son pays enval, de chasser l'étranger qui en foule violemment le sol. Anhi la guerre devient sainte. Il fut un temps où tous les Italiens pensaient de même; et à coup sûr l'immense majorité de la nation a conservé ces sentiments. Croyez-le bien, messieurs, en Italie, un Français peut avouer qu'il aime ardemment son pays, il peut montrer ce que sont au fond nos vainqueurs du moment, sans être pour cela qualifié de *chauvin*. Les Français qui ont assisté au congrès de Bologne attesteraient au besoin la vérité de mes paroles. Ils n'ont certainement pas oublié plus que moi l'honorable et cordial accueil qui nous a été fait à tous, bien que pas un de nous n'ait dissimulé ses sentiments.

En attribuant mes opinions à mon *chauvinisme* seul, M. Mantegazza semble abonder dans le sens de ceux qui ont prétendu qu'elles étaient toutes récentes et ne dataient que de nos désastres. — C'est une erreur bien facile à réfuter.

Dès 1806, en présentant à la Société d'anthropologie les trois têtes d'Esthoniens placées sous vos yeux, en les compa-

rant aux têtes fossiles que M. Dupont venait de retirer des cavernes de Belgique, j'insistais sur le rôle joué par les races humaines paléontologiques dans la formation des populations actuelles (*Bulletins de la Société d'anthropologie*). En 1807, je revenais sur les mêmes faits, sur les mêmes idées, dans mon *Rapport sur les progrès de l'anthropologie en France*. Dès 1870, dans un travail où je rendais compte du congrès anthropologique de Copenhague, je distinguais nettement la Prusse de l'Allemagne.

Je crois inutile d'insister sur les assertions de quelques écrivains qui évidemment n'ont pas lu les écrits auxquels s'adressent leurs critiques; qui répètent, en se l'attribuant, ce que j'ai dit moi-même et me reprochent des opinions qui ne furent jamais les miennes. Par exemple, M. Vegczai Ruszalla paraît croire que je songe à un *panlatinisme* organisé sous le drapeau de la France et déclare, pour me combattre, que les nationalités n'ont rien de commun avec la question des races. Assurément cet écrivain ne connaît pas la première ligne de mon livre, où je répète et motive ce que je disais dès 1870, savoir: que les applications de l'anthropologie à la politique reposent presque inévitablement sur des erreurs, et qu'en substituant l'idée de *race* à l'idée de *nation* elles ne peuvent qu'engendrer la guerre et éteindre les haïnes.

Certes, ce qui vient de se produire n'est-il pas un exemple frappant de ce qu'avaient de vrai mes paroles ? N'est-ce pas en se faisant passer pour allemande que la Prusse a enchaîné l'Allemagne, lui a soufflé ses passions de tout genre, et lui conduit on ne sait où ?

Mais j'ai hâte de quitter ces questions personnelles et d'en revenir à la pure science. Voyons rapidement quelles objections on a faites en son nom aux doctrines que je viens de résumer.

Remarquons d'abord que tout cet ordre d'idées repose sur une donnée fondamentale, savoir: la persistance de l'homme quaternaire, l'existence de ses descendants, à côté, au milieu de nous.

Je pense avoir mis ce fait hors de doute dans mes leçons de l'année dernière. Je crois n'avoir été combattu sur ce point par aucun homme sérieux, si ce n'est peut-être par Hunfalvy, savant et professeur éminent de l'université de Pesth, et lui je reviendrai tout à l'heure sur ce sujet.

La question qui se présente est donc celle-ci: Peut-on reconnaître les descendants de l'homme quaternaire, en particulier ceux qui se rattachent au type brachycéphale et de petite taille? peut-on les distinguer des Aryens? — A ces questions je réponds: oui. — Mes adversaires disent: non.

On peut dire que ces adversaires appartiennent à deux écoles.

Les uns, continuant une tradition bien glorieuse d'ailleurs, veulent s'en tenir à l'histoire et à la linguistique. D'une manière plus ou moins explicite, ceux-ci repoussent dans l'examen des questions d'origine ou de race l'intervention des données empruntées à l'étude du corps.

L'autre école admet bien jusqu'à un certain point la valeur et la signification des caractères physiques, mais elle veut qu'on s'en tienne aux caractères extérieurs. Elle nie l'utilité des caractères tirés de l'ostéologie en général, de la crâniologie en particulier. Je répondrai d'abord aux partisans de cette dernière, dont William Edwards peut être regardé comme le chef.

## II

Remarquons d'abord que s'il s'agissait des animaux, personne ne contesterait la légitimité, l'utilité des recherches crâniologiques. Jamais on n'a reproché à Frédéric Cuvier l'importance qu'il a attribuée aux modifications de la tête osseuse dans la caractérisation des diverses races de chiens. En effet, sans être anatomiste, qui donc confondra la tête osseuse du bouledogue et celle du lévrier ?

Quand il s'agit des races humaines extrêmes, la distinction n'est vraiment pas plus difficile. Voici deux têtes osseuses. L'une est celle d'un Australien, l'autre celle d'un Européen, d'un Corse. Toutes deux peuvent être considérées comme représentant à peu près la moyenne des formes caractéristiques dans ces deux populations. Et bien, même ceux d'entre vous qui siègent sur les bancs les plus éloignés constateront sans peine les différences qui les séparent sous quelque aspect qu'on les regarde. De profil, ils distingueront le front fuyant, la courbe allongée du crâne, le prognathisme de la première; le développement frontal, le beau développement de la voûte crânienne, l'orthognathisme de la seconde. De face, la grosseur des traits osseux de l'Australien ne contraste pas moins avec la finesse unie à la force que présentent ceux de l'Européen.

Sans doute, quand les races sont plus rapprochées, et surtout quand le métissage est entré en jeu et a aténué, exagéré, mélangé, entrecroisé les caractères, la difficulté des déterminations s'accroît considérablement; mais alors interviennent aussi l'étude, l'habitude des comparaisons, le savoir de l'anatomiste.

En définitive, quelle que soit la complication du problème posé, ce problème est toujours de même nature. Par conséquent, la méthode légitime et vraie dans les cas simples comme celui que je vous mettais sous les yeux il y a un instant, conserve toute sa valeur. Sans doute il est des cas où elle est impuissante. Elle a rencontré, elle rencontrera encore des problèmes insolubles pour elle; mais n'en est-il pas ainsi partout, même en mathématiques ?

C'est ici le moment de faire une remarque dont vous comprendrez l'importance. En opposant l'une à l'autre la tête de l'Australien et celle de l'Européen, j'ai appelé votre attention sur les caractères de la face aussi bien que sur ceux du crâne. Or quand on parle de *crâniologie*, bien des gens croient qu'on se borne à l'étude de ce dernier. Le mot est, il est vrai, très-mauvais et fait pour donner une idée fautive. Mais d'une part il est consacré, et d'autre part, celui de *céphalologie*, qui serait plus juste, serait aussi fort peu euphonique. Quoi qu'il en soit, souvenez-vous que les anthropologistes crâniologistes étudient la tête osseuse tout entière et ne s'en tiennent pas à la boîte crânienne seule.

Celle-ci a pourtant ses caractères propres; et, parmi les plus importants figure, vous le savez, l'indice céphalique, c'est-à-dire le rapport de la longueur à la largeur du crâne. Or, on a fait une objection de la variabilité de ces caractères crâniens. On a dit: la preuve que la crâniologie n'a pas grande valeur au point de vue de la distinction des races, c'est que dans la même contrée, dans une même population, l'indice céphalique varie, si bien que la dolichocéphalie et la

brachycéphalie se montrent à côté l'une de l'autre et associées à tous les intermédiaires. Il n'y a donc rien là que d'individuel.

Cette objection repose sur une confusion ayant elle-même pour cause une erreur que j'ai toujours combattue. Admettre que la diversité que je viens d'indiquer tient uniquement à des variétés individuelles, c'est admettre implicitement que tous ces individus sont de même sang, de même race: qu'ils ont eu la même origine ethnique. Or, quelle est la population, surtout en Europe, qui peut prétendre à cette unité de sang et de race? L'histoire elle-même proteste contre l'admission de pareilles idées. Aux premières leures qu'elle jette dans le passé des peuples, elle montre partout des migrations, des invasions, des colonisations, et par conséquent des mélanges. L'anthropologie s'accorde ici avec l'histoire; et souvent, par l'étude des caractères, soit extérieurs, soit anatomiques, elle démontre d'une manière incontestable le fait de ces mélanges, alors même que l'histoire se tait.

Une des grandes tâches de l'anthropologiste est précisément de reconnaître, de démêler et de caractériser ces éléments juxtaposés, mêlés, et d'ordinaire plus ou moins fusionnés. La tâche est ardue, sans doute, et dans l'état actuel de la science elle est parfois au-dessus de nos forces. Mais ce n'est pas une raison pour refuser de l'entreprendre, et en tout cas il ne nous est pas possible de nier le fait qui nous l'impose.

Revenons à l'objection que j'examinai tout à l'heure et constatons que si elle avait quelque valeur quand il s'agit des caractères ostéologiques, elle serait tout aussi valable contre les caractères extérieurs. D'où résulterait la conséquence qu'il n'existe aucun moyen de caractériser les races humaines par leurs particularités physiques.

Dans presque toutes nos colonies le blanc et le nègre se sont rencontrés et croisés. Dans l'Amérique méridionale tous deux se sont unis aux indigènes fort voisins des jaunes les mieux caractérisés. De ces mélanges est résulté partout un mélange de races et de populations où se rencontrent les extrêmes et toutes les nuances intermédiaires de traits, de teint, de cheveux. Les caractères tirés du visage, de la couleur, de la chevelure, ont-ils pour cela perdu de leur valeur? Ont-ils cessé de caractériser les blancs, le nègre et le jaune? Certainement personne ne voudrait répondre par l'affirmative. Bien au contraire, tout le monde admet que les modifications mêmes de ces caractères permettent de constater le mélange des sangs, d'apprécier, dans une certaine mesure, la proportion pour laquelle chacun d'eux est entré dans l'organisation d'un mulâtre, d'un tiercéron ou d'un mamalouco.

Évidemment il faut appliquer aux caractères ostéologiques, à ceux surtout que fournissent la face et le crâne, le même mode d'appréciation. Une fois connus et déterminés dans une race humaine, comme dans une race de chiens, ils conservent toute leur importance, toute leur signification, en dépit des mélanges. Eux aussi peuvent être poursuivis et retrouvés chez les métis dont ils révèlent la nature par leur juxtaposition, leur entrecroisement, etc.

Les observations que je viens de faire répondent à bien d'autres objections qui n'ont pas d'autres bases que les précédentes.

Par exemple, on nous dit parfois: Comment pouvez-vous prétendre déterminer une race ou la reconnaître avec deux ou trois têtes osseuses? A ceux qui s'expriment ainsi je demande à mon tour si deux ou trois têtes de bouledogues ne

permettent pas de reconnaître qu'elles n'ont jamais appartenu à des lérriers? J'ajoute : D'où que viennent ces têtes de bouledogues, et quand même les origines en seraient absolument différentes, vous ne les en réuniriez pas moins sous la même étiquette, vous ne les rapprocheriez jamais de celles du king's Charles ou du caniche.

J'ajoute encore : Ne reconnaîtrez-vous pas d'emblée pour avoir appartenu à un nègre une tête à peau noire, à nez épaté, à lèvres saillantes, à chevelure érépée? Quel motif avez-vous pour refuser aux caractères oséologiques chez l'homme, la signification que vous leur accorderiez lorsqu'il s'agit des animaux?

On insiste et l'on affirme qu'il est impossible de préciser à quelle race appartient une tête osseuse incomplète, et surtout un de ces fragments auxquels nous demandons souvent des enseignements.

Ici il est nécessaire d'établir une distinction. Il est clair que, si les parties absentes sont précisément celles qui, soit par elles-mêmes, soit par leur union aux portions restantes, fournissent les caractères les plus essentiels, la détermination dont on parle est difficile et souvent impossible. Mais il est dans la tête osseuse des régions, des os qui, même isolés, conservent toute leur signification.

Par exemple, est-il nécessaire pour reconnaître la dolichocéphalie et la brachycéphalie bien caractérisées de posséder la boîte crânienne intacte? Non. Le frontal suffit presque toujours. Voici deux têtes qui présentent ces deux caractères opposés à un haut degré. Eh bien, même à la distance où vous êtes, il est aisé de reconnaître que dans la tête dolichocéphale les portions latérales du frontal divergent très-peu; que les mêmes parties dans la tête brachycéphale se portent brusquement en dehors. Supprimez par la pensée toute la portion moyenne et postérieure du crâne, vous n'en distinguerez pas moins d'un coup d'œil la différence qui existe entre ces deux formes. Supposez même que la moitié du frontal ait disparu, vous comprendrez sans peine qu'un anatomiste puisse saisir aisément les caractères qui, dans la tête entière, frappent à première vue l'œil le moins exercé.

Co qui est vrai des os du crâne l'est aussi des os de la face. Jetez encore les yeux sur ces deux têtes ayant appartenu, l'une à un Corse, l'autre à un Australien; supposez que vous n'avez sous les yeux que les maxillaires supérieurs ou seulement même la moitié de ces os. Qui de vous regarderait ces fragments comme ayant appartenu à la même race d'hommes? Qui de vous n'attribuerait immédiatement chacun d'eux à sa vraie race?

Je le répète : quand les types sont moins bien caractérisés, quand le métissage est intervenu, qu'il a atténué, mélangé, juxtaposé les caractères, la réponse devient beaucoup plus difficile, parfois impossible. Aussi suis-je loin de prétendre que tout fragment de crâne, et même toute tête entière, fût-elle intacte, puisse se prêter à une détermination. Mais n'en est-il pas de même quand il s'agit des caractères extérieurs? Des récits et des descriptions de bien des voyageurs, il résulte qu'en Amérique bon nombre de métais, au sang cent fois croisé en tout sens, sont tout aussi indéterminables, et qu'il est impossible de leur assigner un rang précis dans les séries qui commencent au blanc pour se terminer au nègre ou à l'Indien.

## IV

Je crois avoir répondu, autant que le permet le temps consacré habituellement à nos entretiens, aux difficultés soulevées par l'école qui veut s'en tenir aux caractères extérieurs. Il est des savants plus exclusifs encore. Il en est qui refusent toute valeur réelle aux caractères tirés du corps humain, ou qui tout au moins les subordonnent entièrement aux renseignements fournis par l'histoire et la linguistique.

Il était assez naturel que ces deux sciences cherchassent à défendre un terrain où longtemps elles ont régné seules et qui a été le théâtre de tant de conquêtes dont je n'ai jamais nié l'importance. C'est en leur nom que M. Hunfalvy a pris la parole au congrès de Bologne. J'ai répondu par écrit, n'ayant pu le faire de vive voix, et la discussion dure encore. Cette petite polémique paraîtra en entier dans le journal publié par MM. Trutat et Cartailhac (*Matériaux pour l'histoire naturelle de l'homme*). Je me borne à en esquisser ici les traits principaux.

Mais je dois d'abord faire une observation. M. Hunfalvy a écrit, ce me semble, la première note sous l'influence d'un sentiment que je respecte partout, à plus forte raison peut-être chez un Hongrois. Il a cru que j'attaquais les Finnois en masse et, par conséquent, ses compatriotes. Une phrase de l'article qui est devenu un petit volume intitulé : *La race prussienne*, prêtait peut-être à cette interprétation. Mais je l'avais retranchée dans la seconde édition de ce travail, voulant éviter tout ce qui pouvait ressembler à un sentiment d'irritation, bien excusable peut-être, puisque cette phrase avait été écrite pendant le bombardement contre lequel ont protesté toutes les puissances neutres.

Mais comment aurais-je pu avoir la pensée d'incriminer en masse un élément anthropologique auquel dans cet article même je rattachais une partie des Français et en particulier nos Bretons? Cette observation aura suffi, j'espère, pour calmer, en partie au moins, des susceptibilités qui n'ont au fond rien que de bien honorable, et je n'insisterai pas sur ce point.

Passons rapidement en revue les difficultés soulevées par mon éminent contradicteur.

Sans s'exprimer très-clairement au sujet de l'extinction ou de la survivance de l'homme quaternaire, M. Hunfalvy insiste sur l'éteignement irrémédiable des populations vaincues. Il semble vouloir en faire l'application aux populations subjuguées par l'invasion aryane.

Si telle est bien la pensée du savant hongrois, je reconnais qu'elle est parfaitement vraie au point de vue de l'histoire qui d'ordinaire s'inquiète seulement des peuples, des nations. La conquête peut effacer celles-ci en leur enlevant tout rôle politique et social distinct. Mais la conquête n'annéantit pas pour cela les populations qui en firent partie. Nous n'avons plus en France ni Arvernes, ni Bellovaques, ni Carnutes. Dira-t-on qu'ils n'ont pas laissé de descendants? Voyez ce qui s'est passé de nos jours dans l'Amérique centrale et méridionale. Sans doute, les nations locales ont disparu devant la conquête espagnole. Il n'est plus question de Quichuas, d'Aymaras, ni d'Azèques. Mais le fond de la population du Pérou, du Mexique actuels n'en est pas moins indigène, et l'on ne peut y méconnaître les petits-fils des Américains que

Pizare et Cortés trouvèrent dans le pays. Ce sont des *représentants anthropologiques des nations disparues*.

En Amérique, la proportion des vainqueurs et des vaincus, l'immensité des espaces ont permis aux langues indigènes de persister tout en perdant bien du terrain. Ailleurs, il n'en a pas été de même. Lors même que la violence n'intervient pas, la disparition des nationalités entraîne le plus souvent le changement de langage ; les mœurs, les institutions, une foule de circonstances peuvent d'ailleurs retarder ou précipiter ce résultat. En France, par exemple, tant que nos provinces ont conservé un reste d'autonomie, les vieilles langues luttaient encore assez bien avec les Français. La division en départements, l'établissement de la prescription leur ont porté un coup funeste. Des souvenirs personnels me permettent d'apprécier les progrès accomplis par la langue française jusqu'au cœur de nos vieilles Cévennes. Dans mon enfance, le languedocien était la langue usuelle, parfois de ceux-là même qui maniaient le mieux le français ; l'ouvrier, le paysan n'en employaient jamais d'autre. Aujourd'hui, le français se comprend et se parle partout. Encore quelques générations et il aura remplacé la langue de nos troubadours.

Bien d'autres circonstances peuvent accélérer et généraliser des transformations de cette nature, fort naturelles d'ailleurs. Alors, l'historien et le linguiste sont facilement entraînés à croire anéantie la population qu'ils savent avoir été vaincue et dont la langue a disparu. J'ai cité les Guanches exterminés, disait-on, par les Espagnols et que M. Berthelot nous a montrés comme formant encore le fond de la population des conquies. N'est-il pas évident qu'ici la linguistique avait conduit à l'erreur ?

L'étude des caractères physiques tant extérieurs qu'anatomiques aura pour résultat de prévenir ou de redresser les erreurs de cette nature. Elle le fait, du reste, chaque jour et je me borne pour preuve à rappeler un seul fait à la fois multiple et décisif.

A peu près toutes les nations européennes ont réduit le nègre en esclavage et l'ont transporté partout. Partout l'esclave a oublié la langue de ses pères et appris celle de son maître. Est-il devenu pour cela Français, Espagnol, Anglais ou Danois ? Partout le blanc mêlé son sang à celui du nègre et engendré des mulâtres, des sang-mêlés de tous degrés. Tous ces *hommes de couleur* ont parlé et parlent la langue de leur colonie natale. Sont-ils pour cela des *blancs purs* ? — Évidemment, poser ces questions, c'est y répondre.

Eh bien, ce qui est vrai du blanc et du nègre ne peut que l'être quand il s'agit de l'Aryen et du Finnois. Quand une population nous montrera les caractères physiques essentiels des Finnois, nous aurons le droit de lui attribuer une origine finnoise, pour si franchement aryan que puisse être son langage. Quand elle présentera les signes d'un mélange de sang aryan et finnois, nous aurons le droit de la regarder comme métisse.

En résumé, l'ethnologie appuyée sur la linguistique est maintes fois allée au delà de l'histoire. L'anthropologie descriptive à son tour, par l'étude des caractères physiques de toute nature, va parfois au delà de la linguistique.

Y a-t-il pour cela antagonisme entre ces deux branches du savoir humain ? Non, certes. Nous aurons, au contraire, à montrer ici très-souvent combien est remarquable, parfois jusque dans les détails, l'accord entre les résultats auxquels conduisent l'examen attentif des caractères physiques d'une

part, de l'autre, l'étude approfondie du langage. Dans le cas actuel même, il pourrait bien se faire que, malgré les dissentiments apparents du début, ces deux ordres de recherches conduisissent à une conclusion identique.

En effet, que dit aujourd'hui l'anthropologie ? Elle nous apprend : 1° que les populations quaternaires ont contribué pour une forte part à former les populations européennes actuelles ; 2° que les petites races des temps géologiques ont joué à ce point de vue un rôle considérable.

Eh bien, sous une autre forme, la linguistique a déjà formulé cette dernière conclusion. Des linguistes ont cru retrouver la trace des langues finnoises dans l'Europe à peu près entière. Dans ses *Éléments de philologie comparée*, Latham se montre d'abord très-sévère envers ce qu'il appelle l'*hypothèse finnoise*. Mais il s'adoucit plus tard et fait en tout cas à cet ordre d'idées des concessions importantes. N'y a-t-il pas dans ces coïncidences de quoi donner à penser aux linguistes ? — Un vieux professeur de la Faculté de Bruxelles trouvait partout autour de lui des mots, des étymologies finnoises, et cela non loin des cavernes d'où M. Dupont a tiré ses beaux fossiles humains. Ici, l'accord entre la *paléontologie proprement dite* et la *paléontologie linguistique*, pour employer l'expression de M. Pictet, ne semble-t-il pas se révéler ? Il serait bien possible que ce Belge, dont on a souvent raillé la *manie finnoise*, eût son jour de gloire posthume tout comme son compatriote Schmerling, dont l'*Homme fossile* est accepté depuis si peu de temps.

Toutes sont les idées générales que j'ai défendues. Veuillez y réfléchir et vous verrez, j'espère, qu'elles n'ont rien que de très-simple, rien qui ne s'accorde avec les faits. En définitive, elles reposent en entier sur l'existence aujourd'hui démontrée des populations quaternaires, sur l'impossibilité pour moi évidente de la destruction totale de ces populations.

## V

Et maintenant, j'en arrive à l'application que j'ai faite de ces données à la Prusse et à ses populations. Ce que je viens de dire me permet d'être très-bref, et je renverrai à mon petit livre ceux d'entre vous qui voudraient plus de détails.

Si l'on met de côté l'élément français dont l'introduction dans ces contrées date seulement de la révocation de l'édit de Nantes, la population prussienne, ai-je dit, se compose essentiellement de deux éléments, l'un finnois, l'autre slave.

Dans les objections sérieuses ou violentes qui m'ont été adressées, on n'a guère parlé que du premier, de l'élément finnois. On a rejeté bien loin son intervention dans la formation de la race prussienne.

Je me borne à demander à ceux qui m'attaquent comment ils expliquent, par le mélange des races aryennes seules, le caractère constaté chez les populations dont il s'agit par Herberstein, dès le xv<sup>e</sup> siècle ? Comment ils rendent compte de cette juxtaposition de *géants* et de *nains* ?

Je n'hésite pas à l'affirmer, il est impossible de répondre si l'on refuse aux Finnois le rôle que je leur attribue. L'*existence historique* des races gothique, slave et germane explique l'existence des *géants* en Prusse ; l'*existence préhistorique* des Finnois est nécessaire pour expliquer celle des *nains* dans le même pays.

Telle est la conclusion à laquelle conduisent toutes les lois

de la physiologie, tous les faits, toutes les expériences de la zootechnie. — Nos leçons de cette année le démontreront surabondamment.

Eh bien, la linguistique elle-même remontant dans le passé, me vient ici en aide par la voix d'un de ses représentants les plus autorisés et les moins enclins aux théories aventureuses. Latham tout en combattant ce qu'a d'exagéré, selon lui, la pensée d'englober l'Europe entière dans l'ancienne aire finnoise, admet qu'au temps d'Hérodote cette aire s'étendait de Pinsk et de Minsk jusqu'à l'Elbe. L'histoire et l'étude des langues le confirment, dit-il, à ce résultat.

Or, ainsi comprise, l'aire finnoise embrasse toutes les contrées dont il est question dans mon article, dans mon livre, dans mes leçons de l'année dernière. N'y a-t-il pas là une confirmation vraiment remarquable de mes opinions? — Quand deux hommes procédant par des moyens si différents que l'étude du corps et l'étude des langues arrivent à une conclusion identique, n'est-il pas plus que vraisemblable qu'ils sont tous les deux dans le vrai?

Les Prussiens et leurs amis, très-agressifs quand il s'agit de l'élément finnois, sont très-prudents quand il s'agit de l'élément slave. Sous une forme ou sous une autre, on exprime bien la pensée que toute population parlant allemand est par cela-même d'origine allemande; mais les arguments de cette nature ne s'adressent qu'à la foule et à la foule ignorante.

En réalité, il n'est pas en Allemagne, en Italie, un professeur d'université, ou seulement un homme quelque peu instruit, qui ne sache fort bien qu'en Prusse, l'allemand n'est qu'une langue importée par la conquête, imposée par la force brutale. Depuis longtemps, Cantu, Malte-Brun, ont insisté sur les violences et les persécutions mises en œuvre par les conquérants germains pour forcer les Prussiens primitifs à oublier la langue de leurs pères.

Or, tous les linguistes l'attestent, cette langue des vieux Prussis, le *Borussien*, était une langue slave très-voisine des dialectes parlés en Courlande et en Livonie. En dépit des moyens employés pour la détruire, elle résista longtemps et ne s'éteignit qu'en 1683.

Eh bien, je le demande à ceux qui veulent fonder les rapports politiques et sociaux sur la langue, parlait-on slave au xviii<sup>e</sup> siècle en Hanovre, en Bavière et sur les bords du Rhin? Ou plutôt, a-t-on jamais parlé slave dans ces contrées?

En définitive, l'histoire et la linguistique seules conduisent 1<sup>o</sup> à affirmer que l'élément slave a précédé en Prusse l'élément germanique, qu'il a formé et forme encore le fond de la nation; 2<sup>o</sup> à présumer que l'élément finnois a précédé l'élément slave dans le même pays et joué un rôle quelconque dans la formation des populations actuelles.

L'anthropologie descriptive change ces présomptions en certitudes et grandit considérablement l'importance ethnologique de l'élément finnois.

Au point de vue anthropologique, la présence des éléments slaves et finnois sépare profondément la Prusse de l'Allemagne proprement dite.

Voilà certainement les conclusions auxquelles se rallieront tôt ou tard les hommes de science qui, en dehors de toute idée préconçue, s'en tiendront à L'ÉTUDE DES FAITS.

A. DE QUATREFAGES,